



Ökofeminismus Ecoféminisme

FemInfo
53/2019

FemInfo 53, Dezember 2019 • FemInfo 53, décembre 2019

Herausgeberin • Éditrice

Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Association suisse Femmes Féminisme Recherche

Nationaler Vorstand • Comité national

Katharina Pelzelmayer, Martina Amsler, Martina Bundi, Nina Seiler,
Saskia Kircali

Geschäftsleiterin • Directrice générale

Mirjam Aggeler

Geschäftsstelle • Secrétariat

Verein Feministische Wissenschaft Schweiz
Postfach
CH-3001 Bern
PC 30-37698-6

info@femwiss.ch
www.femwiss.ch

Redaktion • Édition

Katharina Pelzelmayer, Martina Amsler, Martina Bundi, Mirjam
Aggeler, Nina Seiler, Saskia Kircali

Layout • Graphisme

Nora Ryser, Mirjam Aggeler

Cover • Couverture

Nora Ryser

Übersetzung • Traduction

Alexandra Cinter o

Druck • Impression

Das FemInfo wird auf Pro Futura – ein mit dem Blauen Engel
ausgezeichnetes 100 % Recyclingpapier – in der Druckerei
Reitschule in Bern gedruckt.

Auflage • Tirage

1000 Exemplare • 1000 Exemplaires

Erscheinen • Annonce

3 Mal jährlich • 3 fois par année

Inserate • Annonce

1 Seite • 1 page CHF 250.–
1/2 Seite • 1/2 page CHF 130.–

Manuskripte • Manuscrits

info@femwiss.ch

Nächster Redaktionsschluss • Prochain délai de rédaction

01.03.2020

Inhalt • Sommaire

Vorwort • Avant-propos	2
Ökofeminismus – ein Überblick • Ecoféminisme – tour d’horizon	4
Heisses Eisen oder neuer Elan?	4
Terrain glissant ou nouvel élan ?	10
Vergeschlechtlichte Tiere	16
Eine queer-theoretische Betrachtung	16
Ausbeutungsverhältnisse	22
Die Geschichte einer Analogie	22
Der Fleischvergleich	26
Sexismuskritik in der Tierrechtsbewegung	26
Die Subsistenzperspektive	32
Eine potenziell konkrete Utopie	32
Wer ist sie?	38
Vandana Shiva	38
Publikation	39
Ökonomie des Versorgens	39
Agenda	40
Call for Papers	40

Terrain glissant ou nouvel élan ?

TEXTE: CHRISTINE BAUHARDT ◊

L'écoféminisme est un mot qui fâche, et pas seulement dans les débats germanophones. Ces vingt dernières années, la théorie féministe avait privilégié les analyses poststructuralistes et déconstructivistes, qui se concentraient sur la critique textuelle et linguistique. Avec le nouvel intérêt que porte aussi la théorie féministe aux rapports des sociétés à la nature dans le contexte du néo-matérialisme (cf. Alaimo/Hekman, 2008), certains débats réapparaissent maintenant, faisant écho aux discussions menées sous l'étiquette « écoféminisme ». Ce terme demeure cependant extrêmement délicat et de nombreuses contributions dans le champ d'étude *genre et environnement* prennent explicitement leurs distances par rapport à une position définie comme écoféministe.

Cette distanciation face aux analyses écoféministes est le plus souvent justifiée par l'idée que ce courant attribuerait aux femmes des caractéristiques essentielles immuables et n'offrirait pas d'outil d'analyse pour appréhender les différences *entre* les femmes sur les plans économique, ethnique ou encore culturel.

L'approche écoféministe naturaliserait en outre la différence de genre, concevant ce dernier comme une donnée ontologique et non comme une construction sociale. Il offrirait qui plus est une compréhension statique de la hiérarchie des genres et occulterait les dynamiques de pouvoir à l'œuvre dans les rapports de genre.

Une critique puissante des rapports entre l'humain et la nature au sein du capitalisme s'est pourtant développée dans le cadre de l'approche écoféministe. Cette critique continue d'être source d'inspiration, tant sur le plan analytique que politique, raison pour laquelle le terme écoféminisme est employé dans le présent article, ce en dépit des difficultés qu'il soulève.

Il est réducteur de qualifier d'essentialistes les différents courants que recouvre l'étiquette écoféminisme et de disqualifier ainsi la théorie féministe qui en découle. Dans *Ecofeminist Natures. Race, Gender, Feminist Theory and Political Action*, texte extrêmement important et pourtant passé presque inaperçu en Allemagne, Noël Sturgeon (1997, p. 28 sq.)

Le présent texte est une version abrégée de l'article « Ökofeminismus » du manuel d'éthique environnementale (*Handbuch Umweltethik*) édité par Konrad Ott, Jan Dierks et Lieske Voget-Klieschin en 2016.

distingue cinq points de vue différents au sein de l'écoféminisme quant à l'articulation des rapports entre être humain et nature. Le point de départ général de cette analyse est le lien étroit qui existe entre destruction de l'environnement et subordination des femmes dans le capitalisme :

Le *premier* point de vue repose sur la conviction que les problèmes environnementaux ne peuvent être correctement analysés que dans le contexte de l'oppression des femmes : si on part du principe que les femmes sont soumises, que leur corps et leur travail sont à disposition et peuvent être exploités de manière illimitée par la société, alors il en va de même de la nature.

Le *second* point de vue retourne l'argument et considère le rapport être humain-nature de la modernité occidentale, et ce faisant la séparation et la hiérarchisation entre nature-culture, corps-esprit et rationalité-sentiment, comme constitutif de l'attribution aux hommes du pôle jugé supérieur et aux femmes du pôle jugé inférieur.

Le *troisième* point de vue se fonde sur une analyse historique et transculturelle du travail des femmes

dans le domaine de la reproduction sociale. En raison de la place centrale qu'elles occupent dans l'économie de subsistance, soit dans la production agricole et domestique, les femmes seraient touchées plus rapidement, plus directement et plus gravement que les hommes par les problèmes et crises écologiques.

Le *quatrième* point de vue avance l'argument de la capacité des femmes à enfanter, considérant le corps féminin comme davantage relié aux rythmes naturels et aux logiques du vivant. Cette sensibilité pour les processus naturels de la vie bénéficierait autant aux femmes, aspirant à un environnement sain, qu'à la planète elle-même.

Le *cinquième* point de vue puise aux sources spirituelles d'une conscience féministe-écologiste. Elle se réfère à des pratiques religieuses non occidentales comme par exemple les religions de la nature, les rituels de sorcières, les cultes de déesses ou les systèmes de croyance non chrétiens. Nombre de ces approches offrent des incarnations de la force féminine, allant à l'encontre des images occidentales dominantes de dépendance et de subordination des femmes.

Christine Bauhardt est professeure à l’Université Humboldt de Berlin, où elle dirige le département genre et mondialisation. Elle est docteure en sciences politiques et privat-docent en aménagement du territoire. Ses domaines de recherche actuels sont la critique féministe de l’économie, l’écologie queer, la politique agricole et alimentaire ainsi que la politique environnementale mondiale. Sa dernière publication : *Feminist Political Ecology and the Economics of Care* (2019, co-éditée avec Wendy Harcourt).

Noël Sturgeon souligne que différentes voix écoféminismes relayent ces arguments, même si elles leur accordent des poids différents. Ceux-ci ne peuvent donc être attribués à des auteur-e-s* individuel-le-s sans que cela pose problème. Ce tour d’horizon montre que les débats menés sous l’étiquette écoféministe sont souvent hâtivement et injustement regroupés en un amalgame et accusés à tort d’essentialisme. En réalité, cela reste un défi d’aborder les rapports être humain-nature dans une perspective féministe, car l’héritage historique du lien femme-nature continue de peser son poids.

Economie politique écoféministe

Une des approches importantes de l’écoféminisme faisant actuellement à nouveau l’objet de débats dans le cadre du néo-matérialisme est celle qui associe les critiques féministe et écologiste de l’économie (cf. Bauhardt 2013). Dans le néo-matérialisme, la question de la matérialité de la nature humaine et non humaine par delà leur construction discursive est à nouveau posée, contexte dans lequel les questions écologiques sont également (re)négociées. L’économie

politique écoféministe voit dans l’exploitation de la nature et dans le statut économique inférieur attribué aux femmes et au travail qu’elles fournissent dans la reproduction sociale la cause et la manifestation simultanées du rapport destructeur des sociétés à la nature. Pour mettre fin à ces rapports économiques d’inégalité et d’exploitation, la domination sur la nature et les femmes doit en conséquence cesser.

Feminism and Ecology, publié par Mary Mellor en 1997, est représentatif de ce point de vue. Dans cette approche, l’exploitation des ressources naturelles et celle du travail féminin, considéré comme une ressource naturelle illimitée et gratuite à disposition, sont toutes deux analysées comme des fonctionnements à la base du capitalisme industriel. En conséquence, l’économie écologique et la critique féministe de l’économie sont réunies en une perspective commune.

Philosophie et éthique écoféministes

Dans *Ecofeminist Philosophy* (2000), Karen J. Warren apporte une importante contribution aux fondements écoféministes d’une philosophie et d’une éthique féministes. Sa réflexion porte sur l’élaboration de critères

de justice sociale et environnementale. Son argument principal est qu’une justice sociale reposant uniquement sur la justice distributive ne peut compenser les inégalités et les désavantages dus aux dommages environnementaux. Dès lors, sa conception d’une justice inclusive – qui n’est donc pas seulement distributive –, implique la prise en compte de toutes les pratiques et structures de domination et d’oppression, y compris le racisme, le sexisme, la domination de classe, l’hétérosexisme et le spécisme. Parmi les aspects non distributifs que la justice inclusive doit considérer, figurent les processus décisionnels, les rapports de pouvoir et les privilèges garantis par les institutions ou encore la valorisation ou dévalorisation culturelle des activités et du sens attribué. En particulier, l’auteure se concentre sur l’enracinement de la vie humaine dans des liens et des dépendances sociales et écologiques.

Epistémologie et critique de la science écoféministes

Les analyses critiques de la science comme celles de Lorraine Code (2006), sur lesquelles les débats actuels du néo-matérialisme s’appuient également,

reposent sur l’œuvre fondatrice de Carolyn Merchant (1980), *The Death of Nature*. Ce texte constitue la première contribution féministe à l’analyse de la production du savoir scientifique et de son lien avec le développement historique de l’exploitation de la nature en tant que ressource. Merchant montre, par son étude de textes antiques, médiévaux et modernes allant jusqu’au XVII^e siècle, comment l’analogie femme-nature a été historiquement produite et, à chaque époque, justifiée par l’état des connaissances et des méthodes scientifiques. Cette analogie n’est cependant de loin pas toujours univoque. Elle oscille entre l’image d’une Mère Nature accueillante et nourricière et celle d’une nature violente, sauvage et indomptable. Ces deux imaginaires ont été associés à la féminité, tandis que la connaissance scientifique de la nature et, par conséquent, la domination de celle-ci, est devenue un projet masculin.

Ecologies queer

Les débats contemporains menés dans le cadre des écologies queer, toujours dans le contexte du néo-matérialisme, posent également la question de savoir

dans quelle mesure la critique écoféministe radicale de l'économie, de la rationalité et de la domination peut être associée aux connaissances scientifiques d'obédience poststructuraliste (Mortimer-Sandilands ; Erickson 2010). Cette controverse a ses racines dans le présupposé de l'instinct maternel, toujours présent de manière implicite – et même explicitement chez certaines auteures – dans l'analogie femme-nature.

La question de savoir dans quelle mesure l'association femme-mère-nature ainsi que les responsabilités attribuées aux femmes dans la préservation du vivant et de la nature peuvent être politisées occupe la plupart des penseuses écoféministes. Sherilyn MacGregor (2006) par exemple rejette un écoféminisme hétéronormatif, basé sur une éthique du soin maintenue dans la sphère privée et renvoyée à la responsabilité des femmes. Elle en appelle à une politisation de l'éthique de la responsabilité en ce qui concerne la préservation aussi bien des êtres humains que de la nature. Une telle politisation du soin contournerait le problème de la privatisation et féminisation de la responsabilité écologique.

La première contribution au développement d'un écoféminisme queer a été formulée par Greta Gaard (1997). Son argumentation se démarque du point de vue dominant qui considère l'hétérosexualité comme naturelle, car permettant la procréation, et la sexualité non procréatrice comme « contre nature », « perverse ». Elle identifie l'érotophobie, soit la rationalité occidentale ennemie du plaisir, comme la cause tant du rejet des pratiques de la sexualité queer que de la séparation d'avec la nature. Catriona Sandilands (2001) se situe dans la même lignée lorsqu'elle plaide pour un désir sensuel et érotique de la nature, par delà les attributions hétéronormatives de la nature et de la féminité.

L'écoféminisme – un concept puissant pour analyser la domination globale exercée sur l'humain et la nature

Premièrement, ce court aperçu des différentes approches montre qu'il n'existe pas de point de vue écoféministe uniforme qu'on pourrait identifier comme étant naturalisant et essentialisant. Chaque domaine d'intérêt peut être raccordé différemment aux analyses

théoriques des rapports entre l’être humain et la nature. Deuxièmement, cette brève présentation donne à voir les débats productifs qui se sont développés à partir des controverses autour du concept d’écoféminisme. Troisièmement, avec l’approche néo-matérialiste, on observe actuellement un regain d’intérêt pour les questions écologiques également au sein du féminisme. Quatrièmement, la perspective des écologies queer permet de relier entre elles les connaissances de l’analyse structurelle et poststructuraliste sur les rapports des sociétés à la nature. Enfin, la vigoureuse critique écoféministe de la domination andro- et eurocentrique apporte un feu nouveau à la critique ainsi revivifiée de l’exploitation globale de l’être humain et de la nature.

Littérature

- Alaimo, Stacy ; Hekman, Susan (éd.): *Material Feminisms*. Bloomington IN, 2008.
- Bauhardt, Christine : *Rethinking Gender and Nature from a Material(ist) Perspective*. *Feminist Economics, Queer Ecologies and Resource Politics*.

In : *European Journal of Women’s Studies* 20/4 (2013), 361-375.

- Code, Lorraine : *Ecological Thinking. The Politics of Epistemic Location*. Oxford, 2006.
- Gaard, Greta : *Toward a Queer Ecofeminism*. In : *Hypatia* 12/1 (1997), 114-137.
- MacGregor, Sherilyn : *Beyond Mothering Earth. Ecological Citizenship and the Politics of Care*. Vancouver, 2006.
- Mellor, Mary : *Feminism & Ecology*. Oxford 1997.
- Merchant, Carolyn : *The Death of Nature. Women, Ecology, and the Scientific Revolution*. San Francisco, 1980.
- Mortimer-Sandilands, Catriona ; Erickson, Bruce (éd.): *Queer Ecologies. Sex, Nature, Politics, Desire*. Bloomington IN, 2010.
- Sandilands, Catriona : *Desiring Nature, Queering Ethics : Adventures in Erotogenic Environments*. In : *Environmental Ethics* 23/2 (2001), 169-188.
- Sturgeon, Noël : *Ecofeminist Natures. Race, Gender, Feminist Theory and Political Action*. New York, 1997.
- Warren, Karen J. : *Ecofeminist Philosophy. A Western Perspective on What It Is and Why It Matters*. Lanham, 2000.